

AUTRICHE. — Le village tyrolien de Lermoos ; au fond, le massif du Wetterstein. Cl. O. V. W.

L'ÉLÈVE

élève 239



COURS

Université de Limoges  
SCD  
Histoire de l'éducation

cahier n° 0239

Samedi 2 octobre 1937

Le chasseur

Une à une, les plumes  
Du bel oiseau  
Lue' là-haut  
S'éparpillèrent  
Dans les lumières.

Le corps tomba dans un fourré,  
Et la mente par les taillis enchevêtrés  
Pleine d'abois,  
Cherchait sa proie.

Quand le chasseur, fusil au poing,  
Presta réveur à voix de loin

Le duvet clair et ces plumes légères  
Tourbillonnaient encore dans la lumière.

Son œuvre était souvrage, il le savait,  
Obuprés de lui ses chiens barraient

Et haletaient, queues tendues,  
Et les plumes, toujours, tournaient dans l'étendue

Le vent tranquille les portait,  
Elles tombait<sup>en</sup> et remontaient

Comme des flammes,  
Elles se sentaient vivre encoi  
Et tressaillir du fièle essor  
Des ailes et des âmes....

Morsure et sang, meurtre et fureur,  
Oh! la brutalité humaine et la candeur  
Douce et triste des choses....

Emile Verhaeren

## Le marché.

B

Sur la petite place, au lever de l'aurore,  
Le marché' ut, pyeuc, burjant, multicolore,  
Pêle-mêle étalant sur ses tréteaux boiteux  
Les fromages, ses fruits, son miel, ses paniers d'œufs  
Et, sur la dalle où coule une eau toujours nouvelle,  
Les poissons d'argent clair, qu'une âpre odeur révèle.

Mylène, sa petite abricot par la main,  
Dans la foule se fraie avec peine un chemin,  
S'attarde à chaque étal, va, vient, revient, s'arrête,  
Aux appels trop pressants parfois tourne la tête,  
Soupèse quelque fruit, marchandise les primeurs  
Et s'éloigne au milieu d'isolentes clameurs.

L'enfant la suit heureuse; elle adore la foule,  
Les cris, les grognements, le vent frais, l'eau qui coule,  
L'auberge au seuil burjant, les petits ânes gris,  
Et le pavé jonché partout de verts débris.  
Mylène a fait son choix de fruits et de légumes,  
Elle ajoute un canard vivant aux belles plumes.

Alidé bat des mains, quand, pour la contenter,  
La mère donne enfin son panier à porter.  
La charge fait plier son bras; mais, déjà fière,  
L'enfant part sans rien dire et se cambie en arrière,  
Pendant que le canard, discordant prisonnier,  
Crie et passe un bec jaune avec treilles du panier.

Albert Samain

## Automne

Le vent tourbillonnant, qui rabat les volets,  
Là-bas tord la forêt comme une chevelure,  
Des troncs entrecroqués monte un puissant murmure,  
Sénil au bruit des mers, roulements de galets.

L'automne, qui descend des collines voilées  
Fait sous ses pas profonds, tressaillir notre cœur  
Et voici que s'afflige avec plus de ferveur  
Le tendre désespoir des roses envolées.

13  
Le vol des guêpes d'or qui vibrait sans repos  
S'est tu : le pêne grince à la grille rouillée,  
La tonnelle grelotte et la terre est mouillée,  
Et le linge blanc claque, éperdu dans l'enclos.

Le jardin nu sourit comme une face aimée  
Qui vous dit longuement adieu quand la mort vient,  
Seul le son d'une enclume ou l'aboïement d'un chien  
Monte, mélancolique, à la vitre fermée.

Albert Samain

## L'aigle des Asturies

Sur la neige des monts, couronne des hameaux,  
L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies,  
Dont le vol menaçait ses blanches bergeries.  
Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,  
Monte au ciel aussi vite que l'éclair en descend,  
Regarde son soleil, d'un bec ouvert l'aspire,  
Croit reprendre la vie au flamboyant empire,  
Dans un fluide d'or, il nage puissamment,  
Et parmi les rayons se balance un moment.  
Mais l'homme l'a frappé d'une atteinte <sup>sure</sup> trop  
Il sent le plomb chasseur fondre dans sa blessure,  
Son aile se dépouille, et son royal manteau  
Vole comme un duvet qu'arrache le couteau.  
Dépossédé des airs, son poids le précipite,  
Dans la neige du mont, il s'enfonce et palpite  
Et la glace terrestre a d'un pesant sommeil  
Ferme cet œil puissant respecté du soleil.

Alfred de Vigny

## Le buffet

C'est un large buffet sculpté : le chêne sombre,  
Très vieux, a pris cet air si bon des vieilles gens.  
Le buffet est ouvert et verse dans son ombre,  
Comme un flot de vin vieux, des parfums engageants,

Tout plein : c'est un fouillis de vieilles vieilleries,  
De linges odorants et jaunes, de chiffons  
De femmes et d'enfants, de dentelles flétries,  
De fichus de grand'mères où sont peints des griffons.

C'est là qu'on trouverait les médaillons, les mèches,  
De cheveux blancs ou blonds, les portraits, les fleurs sèches  
Dont le parfum se mêle à des parfums de fruits,

O ! buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires !  
Et tu voudrais conter tes contes, et tu bruis  
Quand s'ouvrent lentement tes grandes portes noires.

Arthur Rimbaud

## Le travail des verriers

Un peu avant d'atteindre le bourg ma mère disait : « Nous verrons travailler les verriers. C'est un métier beau et terrible. »

La verrerie flamboyait à l'orée du bois et le chemin de sable et de cendre serpentait entre les pavillons. Je donnais le bras à ma mère et, parfois, la retenais un peu pour m'arrêter et regarder. Au centre de chaque rotonde grondait un feu. Perchés sur une galerie de brique et de fer, les verriers s'agitaient lentement, dans une lumière d'incandescence. Ils retiraient de l'ouvrage leur canne à l'extrémité incandescente et ils soufflaient défigurés par l'effort.

13  
Nul cri, nulle parole ; la bouche humaine, ici, n'a pas trop de tout son vent. Des enfants recueillaienent les cannes fleuries d'une bouteille rouge sombre et les plaçaient sur leur épaule, comme un fusil. eux non plus ne parlaient pas, et ils marchaient avec une lenteur calculée : le verre est fragile. L'activité de toutes ces créatures était terrible, contenue, comme enchaînée. Par-dessus le râle des fours, on percevait le crépitement des bouteilles manquées qui se brisaient en refroidissant dans les cuves.

Ma mère disait en m'entraînant et en frissonnant : « Toi tu n'iras pas à la verrerie ; tu n'es pas assez fort. Toi tu sauras tout ce qu'un homme peut savoir. Ce sera ta façon d'être fort. »

Et comme toujours, ma mère parlait avec ferveur du bonheur et de l'avenir. Je n'écoutai pas ma mère. Levant au ciel des yeux brouillés de larmes, je songeais : Pourquoi donc avez-vous abandonné les hommes ? Ne ferez-vous point miséricorde à tous ces malheureux <sup>hommes</sup> ? Telle était ma pensée, cependant que je marchais à côté de ma mère, mais je n'aurais pu dire à qui s'adressait cette muette supplication.

Georges Duhamel

### L'enfant

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de la famille  
s'applaudit à grands cris. Son doux regard qui brille  
fait briller tous les yeux

Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,  
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,  
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil ou que novembre  
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre  
Les chaises se toucher,  
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire,  
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère  
Tremble à le voir marcher.

B  
Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,  
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,  
Ses pleurs vite apaisés,  
Laisant errer sa vue étonnée et ravie,  
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie  
Et sa bouche aux baisers.

Seigneur! préservez moi, préservez ceux que j'aime,  
Frères, parents, amis, et mes ennemis même,  
Dans le mal triomphants,  
De jamais voir, Seigneur! l'été sans fleurs vermeilles  
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles

La maison sans enfants.

Victor Hugo

Le chat, la belette et le petit lapin

Du palais d'un jeune lapin,  
Dame belette, un beau matin,  
S'empara; c'est une rusée,  
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.  
Elle porta chez lui ses pénates, un jour  
Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour,  
Parmi le thym et la rosée  
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,  
Peannot lapin retourne aux souterrains séjours.  
La belette avait mis le nez à la fenêtre.  
O dieux hospitaliers! que vois-je ici paraître?  
Dit l'animal chassé du paternel logis.  
Hé! madame la belette,  
Qu'on déloge sans trompette,  
Ou je vais avertir tous les rats du pays.

La dame au nez pointu répondit que la terre  
Était au premier-occupant.

C'était un beau sujet de guerre  
Qu'un logis où lui-même n'entraît qu'en rampant  
Et quand ce serait un royaume,  
Je voudrais bien savoir, dit-elle quelle loi.

On a pour toujours fait l'octroi  
A Jean fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,  
Plûtôt qu'à Paul, plûtôt qu'à moi.<sup>77</sup>  
Jean lapin alléqua loi coutume et l'usage!

Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis  
Devenu maître et seigneur, et qui de père en fils,  
L'ont, de Pierre à Lion, puis à moi Jean transmis.  
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?

Et bien, sans oier davantage,  
Rapportons-nous, dit-elle, à Peanoniagrobis.

C'était un chat vivant comme un dévot ermite,  
Un chat faisant la chattemite,  
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,  
Arbitre expert sur tous les cas.

Jean lapin pour juge l'agréa.

Les voilà tous deux arrivés

Devant sa majesté fourrée.

613

Grippeminaud leur dit : « Mes enfants, approchez,  
Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause,  
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose,  
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,  
Grippeminaud, le bon apôtre,  
Jetant des deux côtés, la griffe en même temps, tira  
Mort les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.  
La Fontaine

## Océano Nox

Oh! combien de navires, combien de capitaines,  
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,  
Dans ce même horizon se sont évaporés!  
Combien ont disparu, dure et triste fortune!  
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,  
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis!

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues!

Vous roulez à travers les sombres étendues,  
Pleurant de vos fronts morts des écueils inconnus.  
Oh! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un vœu,  
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève,  
Ceux qui ne sont pas revenus!

En demande: - Où sont-ils? sont-ils rois dans quelque île?  
Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile? -  
Puis votre souvenir même est enseveli.

Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire,  
Le temps, qui sur toute ombre en verse une plus noire,  
Sur le sombre océan jette le sombre aile.

Bientôt des yeux de tous votre ombre a disparue.  
L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue?  
Seules durant ces nuits où l'orage est vainqueur  
Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,  
Parlent encor de vous en remuant la cendre  
De leur foyer et de leur cœur.

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière,  
Rien ne soit plus vos noms, pas même un banc de pierre  
Dans l'étroit cimetière, où l'écho nous répond,

Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,  
Pas même la chanson noire et monotone  
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux front.

Où sont-ils les, marins ombres dans les nuits noires?  
O flots que vous avez de lugubres histoires!  
Flots profonds redoutés des mères & genoux;  
Vous vous les racontez, en remontant les marées,  
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées  
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous!  
Victor Hugo

### La cavale sauvage

Lorsque, dans le désert, la cavale sauvage,  
Après trois jours de marche, attend un jour d'orage  
Pour boire l'eau du ciel sur les palmiers poudreux,  
Le soleil est de plomb, les palmiers en silence  
Sous le ciel embrasé, penchent leurs longs cheveux.  
Elle cherche son fruit dans le désert immense,  
Le soleil l'a séché, sur le rocher brûlant,  
Les lions fêlés dorment en grognelant.

Elle se sent fléchir, ses narines qui saignent  
L'enfoncent dans le sable, et le sable altéré  
Vient boire avidement son sang décoloré.  
Alors elle se couche, et ses grands yeux s'éteignent,  
Et le pâle désert roule sur son enfant  
Les flots silencieux de son linceul mouvant.

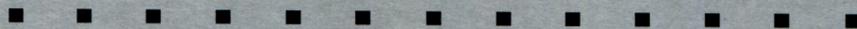
Elle ne savait pas, lorsque les caravanes  
Avec leurs chameliers passaient sous les platanes  
Qu'elle n'avait qu'à suivre et qu'à baisser le front,  
Pour trouver à Bagdad de fraîches écuries,  
Des râteliers dorés, des luzernes fleuries,  
Et des puits dont le ciel n'a jamais vu le fond.  
Alfred de Musset

# La grenouille

En ramassant un fruit dans l'herbe qu'elle fouille,  
Chloris vient d'entrevoir la petite grenouille  
Qui, peureuse et craignant justement pour son sort,  
Dans l'ombre se détend soudain comme un ressort,  
Et, rapide, écartant et rapprochant les pattes,  
Saute dans les fraisiers, et, parmi les tomates,  
Se hâte vers la mare, où, flairant le danger,  
Les sœurs, l'une après l'autre, à la hâte ont plongé.  
Dix fois déjà Chloris, à la chasse animée,  
L'a prise sous sa main brusquement refermée,  
Mais plus adroite qu'elle, et plus prompte, dix fois  
La petite grenouille a glissé dans ses doigts.  
Chloris la tient enfin; Chloris chante victoire!  
Chloris aux yeux d'azur, de sa mère est la gloire.  
Sa beauté rit au ciel, sous son large chapeau  
Ses cheveux blonds coulant comme un double ruisseau  
Couvrent d'un voile d'or les roses de sa joue;  
Et le plus clair sourire à ses lèvres se joue.  
Curieuse, elle observe et n'est point sans émoi

À l'étrange contact, du corps vivant et froid,  
La petite grenouille en tremblant la regarde  
Et chloris dont la main se hasarde, lentement  
À putic' de sentir, affolé par la peur,  
Si fort entre ses doigts battre le petit cœur.

Albert Samain



**à suivre**  
**(après 12 pages vides )**



Chants

# La dernière rose

(Mélodie irlandaise)

---

L'automne humide et morose  
Prend la place de l'été.  
Il ne reste qu'une rose  
Dans le grand parc attristé,  
Car hier, à la nuit brumée,  
Ses sœurs au clair de la lune,  
Sont mortes l'une après l'une...  
Un bouton seul est resté.

Et ce matin à l'aurore  
Ce frais bouton s'est ouvert,  
Il est une rose encore.  
Au fond du jardin désert  
Elle est là, la rose altière  
Qui se dresse, noble et fière...  
Mais hélas! C'est la dernière...  
C'est l'annonce de l'hiver,

Et déjà sa beauté chère  
S'étiole et meurt à son tour.

Elle s'étend sur la terre  
Et pâlit avec le jour.  
Et tout se meurt avec elle,  
La charmille en est moins belle,  
Et les oiseaux, d'un coup d'aile,  
Se sont enfuis sans retour.

### La truite (Schubert)

Dans le cristal limpide  
D'un torrent écumant  
La truite rapide  
Se balançait gaiement  
Assis près du rivage  
Je contemplais heureuse  
De la tête volage  
Les élanx gracieux

Sur la rive opposé  
Un pêcheur froidement

De la bête volage  
Suit chaque mouvement  
Tant que cette onde claire,  
Pensais je, coulera  
Ton amorce grossière  
Jamais ne la prendra!

Le pêcheur, las d'attendre,  
Par un piège nouveau  
Afin de la surprendre  
Méchamment trouble l'eau!  
Tout à coup, ô surprise!  
Il tire, il tire l'hameçon.  
La truite était prise  
Hélas! pauvre poisson.

Mon beau sapin  
Mon beau sapin, roi des forêts,  
Que j'aime ta verdure!  
Quand, par l'hiver, bois et guérets,  
Sont dépouillés de leurs attraits,  
Mon beau sapin, roi des forêts,  
Tu gardes ta parure!

II

Toi que Noël planta chez nous  
Pour cet anniversaire,  
Joli sapin, comme ils sont doux,  
Et tes bombons et tes joujoux!  
Toi que Noël planta chez nous -  
Par les soins de ma mère.

III

Toi qui pidis, dans le bois noir,  
Sommeillais solitaire,  
Nous savons par quel doux pouvoir  
Tu viens nous mettre au cœur l'espoir.  
Mon beau sapin, toi qui ce soir  
Rayonnes de lumière.

## Les réponses de grand'mère

Oh! dites nous grand'mère,

Si dans votre temps

On voyait des bavardes, comme maintenant?

- Pour être bien sincère,

Mes gentils enfants,

Je crois qu'on en comptait quelques-unes vraiment,

Mais un peu moins pourtant.

II

Oh! dites nous grand'mère,

Si dans votre temps

On voyait des coquettes, comme maintenant?

- Pour être bien sincère,

Mes gentils enfants,

Je crois que les miroirs s'agitaient joliment,

Mais un peu moins pourtant.

Oh! dites nous grand'mère,

Si dans votre temps

Vous étiez curieuses, comme maintenant?

- Pour être bien sincère,

Mes gentils enfants,

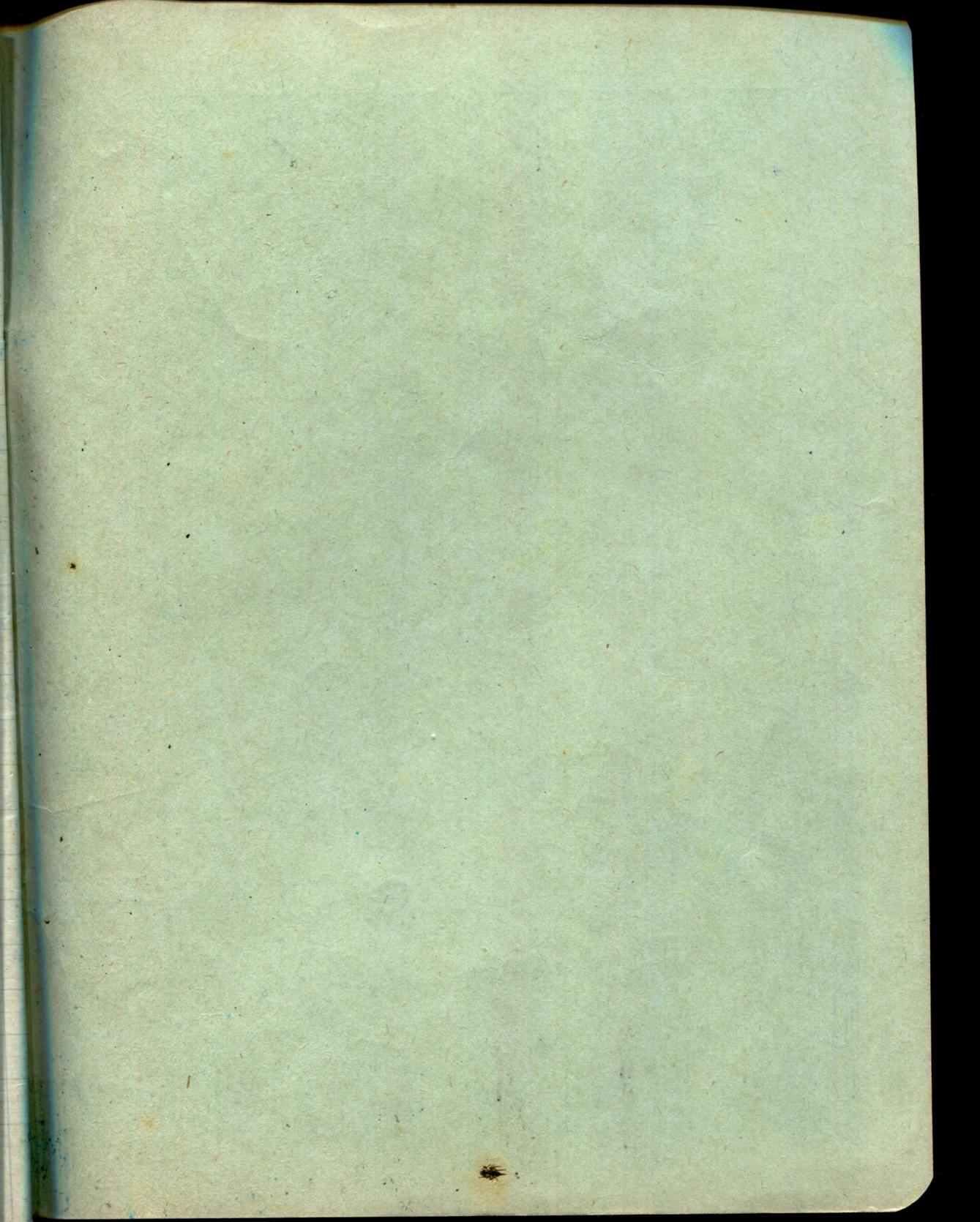
Je crois que certains yeux s'égarèrent bien souvent,

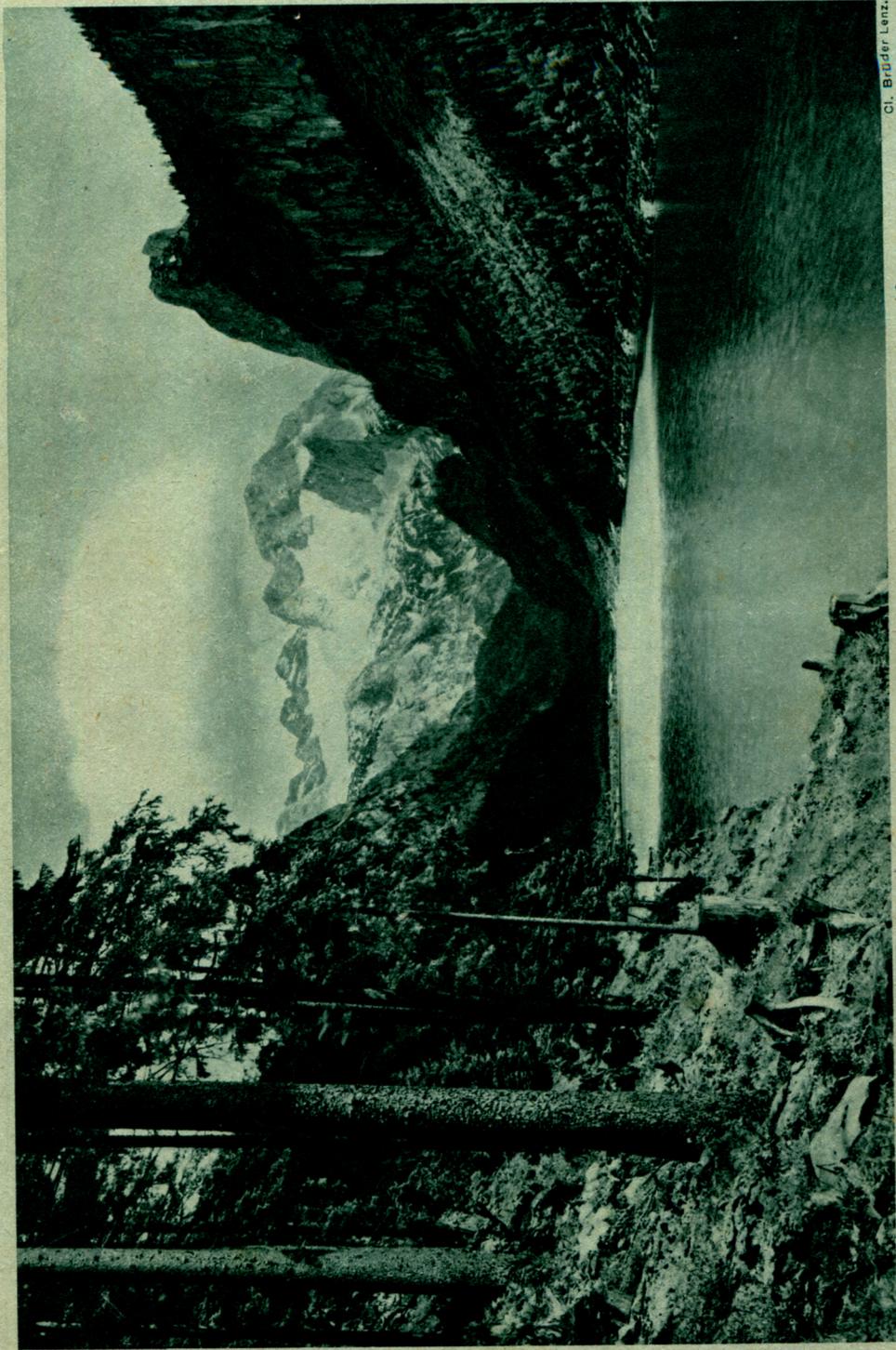
Mais un peu moins poutant.

Oh! dites nous grand' mère  
Si dans tous les temps,  
Grands'mamans nous gâtèrent comme maintenant?  
— Pour être bien sincère,  
Mes gentils enfants,  
Je crois qu'elles étaient par centaines vraiment,  
Et même tout autant

( puis 23 pages vides )

**FIN**





Cl. Brüder Lenz.

AUTRICHE. — Le lac de Gosau, dans le Salzkammergat, région des lacs autrichiens.